

de boue, les os des jambes fracassés, et tous les membres mutilés." (1) On voyait que les ennemis s'étaient acharnés sur ce cadavre. Ses néophytes versent sur lui d'abondantes larmes ; et, après avoir plusieurs fois baisé ses précieux restes, ils l'ensevelissent à l'endroit où, la veille, il avait célébré les saints mystères, c'est-à-dire à la place où était l'autel avant que l'église fut brûlée.

En apprenant cette mort du missionnaire, le Père de la Chasse demande pour lui au supérieur du séminaire de Montréal, M. de Belmont, les suffrages de l'Église, en vertu de la communication de prières, qui existe entre ces Messieurs et les Jésuites. " C'est faire injure à un martyr que de prier pour lui," répond le supérieur, en rappelant dans la circonstance les paroles de saint Augustin. C'était bien là, du reste, l'idée que se faisaient de cette mort, tous ceux qui connaissaient le Père Raské. Il portait à un haut degré ce sentiment de l'apostolat, qui ne recule devant aucun sacrifice ni aucun danger pour le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Né d'une famille honorable au diocèse de Besançon, en Franche-Comté, il était entré en 1675 dans la Compagnie de Jésus, à Dôle, après avoir accompli deux ans entiers de philosophie. Il venait de terminer ses dix-huit ans. Envoyé à la fin de son noviciat, à Carpentras, puis à Nîmes, il y professa tour à tour la grammaire, les humanités et la rhétorique, et, aux heures de liberté que lui laissait sa classe, il s'occupa spécialement des jeunes ouvriers de ces deux villes. Il aimait beaucoup cette œuvre et celle des pauvres. A Lyon, pendant son cours de théologie, une autre œuvre du même genre, celle des portefaix faisait sa plus agréable distraction après de longues heures consacrées à l'étude de la *Somme* de saint Thomas.

---

(1) Ferland, II, p. 421.